

NICK TOSCHES N'EST JAMAIS LÀ OÙ ON L'ATTEND.

53 ANS, UNE TÊTE DE COMÉDIEN À LA TARANTINO ET

UNE ÉLÉGANCE DE DANDY, CET HOMME MÉRITE LE

DÉTOUR. AUTEUR DE ROMANS NOIRS ("LA RELIGION

DES RATÉS", "TRINITÉS"), DE BIOGRAPHIES ("DINO", POUR

DEAN MARTIN, "HELLFIRE" POUR JERRY LEE LEWIS) OU

D'ÉTUDES SUR LA MUSIQUE ("HÉROS OUBLIÉS DU ROCK'N

ROLL"), IL DÉBARQUE AVEC UN ÉTONNANT RÉCIT,

"BLACKFACE", SUR UN CHANTEUR DES ANNÉES TRENTE,

EMMETT MILLER, ET UN ROMAN DANTESQUE DANS TOUS LES

SENS DU TERME: "LA MAIN DE DANTE", QUI MÊLE AVEC GÉNIE

UNE RÉFLEXION SUR "LA DIVINE COMÉDIE", UN JUGEMENT

SANS APPEL SUR LA VIE ET LA CULTURE AMÉRICAINE ACTUELLE

TOUT EN GLISSANT DANS LE RÉCIT UN PERSONNAGE QUI

S'APPELLE NICK TOSCHES...

UN PIED EN ENFER NICK TOSCHES

Parlons d'abord de la construction à tiroirs de "La Main de Dante". De quoi aviez-vous envie de parler en premier lieu: de la société américaine, de vous, de Dante ?

Nick Tosches: Toute ma vie, j'ai voulu écrire un livre sur Dante. Mais, il y a huit ans, j'ai pensé qu'il était idéal de le mêler à la vie actuelle. J'ai commencé par écrire toute la partie sur le quatorzième siècle d'un seul tenant. Puis, j'ai fait des allées et venues entre le passé et le présent. Et je me suis aperçu que l'individu de fiction qui parlait venait de l'intérieur de moi, qu'il exprimait mes propres pensées. C'était moi mais ce n'était pas moi.

D'où vient votre passion pour Dante ?

N.T.: Quand j'étais jeune, mon père – qui était un homme bien même s'il pensait que les livres étaient maléfiques – avait, comme tout bon Italien, un vers de Dante à la bouche pour toutes les circonstances. Plus tard je me suis même aperçu qu'il en inventait selon les besoins. Mais celui qu'il citait le plus volontiers: "Vous qui entrez ici, laissez toute espérance", a hanté mon enfance. En grandissant, j'ai essayé de lire "La Divine Comédie", dans toutes les traductions puis en italien. Plus je plongeais dans ce livre, plus j'admirais qu'un écrivain puisse essayer de décrire le paradis en sachant qu'il allait échouer.

On sent chez vous une passion pour la langue, pour la culture.

N.T.: Dans la société actuelle, l'écriture a perdu son pouvoir. Il y eut une époque où la poésie était assez puissante pour entraîner les gens à faire la guerre. Aujourd'hui, la poésie remplit les petits espaces entre les pubs de Calvin Klein.

Vous semblez avoir une vision pessimiste de la société.

N.T.: On n'ose plus exprimer ce que l'on pense, on craint l'honnêteté. La société nous fait reculer, on n'a plus le droit d'avoir des sentiments. La meilleure littérature a toujours exprimé cela, mais ce n'est pas celle que les gens consomment.

"Lorsque j'ai eu cinquante ans, j'ai décidé que le don que Dieu m'avait donné, je devais m'en servir sans m'inquiéter de l'argent, ni craindre de mordre la main de ceux qui me nourrissaient, quitte à cracher dans la soupe."

INTERVIEW

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHRISTINE FERNIOT
PHOTOS LAURENT EDELINE
POUR VIRGIN MEGAPRESSE

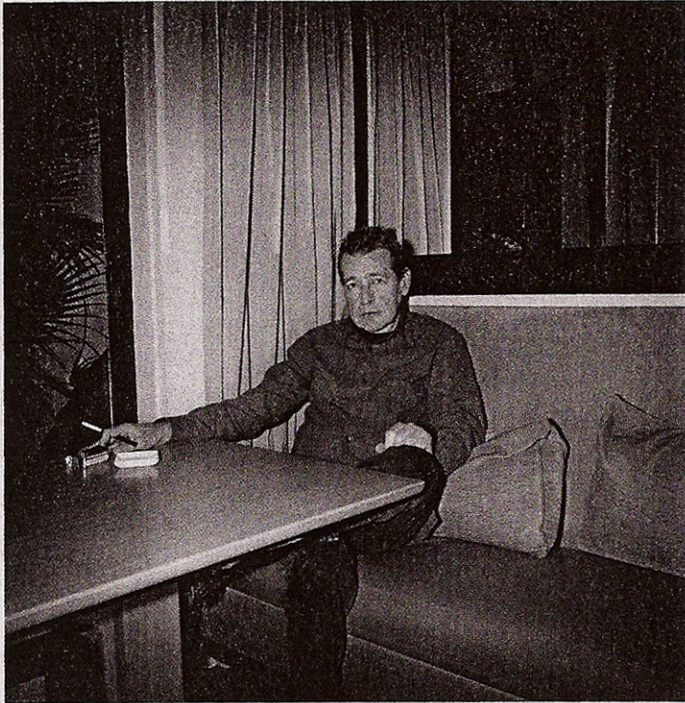
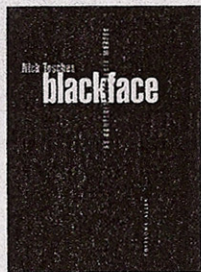


Photo Laurent Edeline pour Virgin Megapresse

"S'il n'y avait pas d'enfer, Jerry Lee Lewis est ce genre de type qui en inventerait un pour pouvoir y aller. J'aime ce type. J'aimerais qu'il devienne le prochain président des États-Unis."

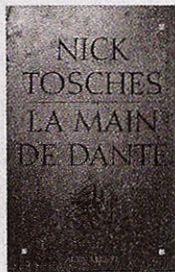
NICK TOSCHES



Voici l'histoire d'Emmett Miller.

Chanteur blanc des années trente, il se grimaît en Noir et chantait à la fois du blues, du jazz et de la country. Un homme surprenant, mal connu qui bouleverse Nick Tosches. L'écrivain mettra des années à rassembler sa documentation, à raconter son histoire, prouvant qu'il est l'un des maîtres de la biographie musicale, entre obsession et érudition. ■ C. F.

● NICK TOSCHES, "Blackface" (Allia)



Enchevêtrement littéraire d'une étonnante subtilité,

"La main de Dante" se promène au cœur de "La Divine Comédie", réfléchit sur la littérature contemporaine, met en scène l'écrivain Nick Tosches et quelques tueurs sanguinaires. Le récit donne aussi son avis sur Dieu, les guerres, les femmes qui ramassent des crottes de chien dans les rues de New York, l'amour absolu. Une sorte de livre bilan, un exercice littéraire où l'on retrouve toutes les obsessions de l'auteur. En outre, il imagine des fictions implacables qui laissent le lecteur cloué de la première à la dernière page. ■ C. F.

● NICK TOSCHES, "La main de Dante" (Albin Michel)

À certains moments, vous cassez le rythme en faisant des réflexions sur l'écriture, sur votre écriture, est-ce une manière de dédramatiser la littérature ?

N. T. : Dans la jeune littérature, il y a des tas de ficelles qui sont utilisées. Ces écrivains devraient faire attention sinon, ils vont plonger dans la prétention. Dans "La main de Dante", j'essaye d'être une voix qui veut se débarrasser de ses oripeaux et se mettre à écrire nu. Je dis cela aussi pour moi-même. Lorsque j'ai eu cinquante ans, j'ai décidé qu'il fallait arrêter de tout gâcher. Que le don que Dieu m'avait donné, je devais m'en servir sans m'inquiéter de l'argent, ni craindre de mordre la main de ceux qui me nourrissaient, quitte à cracher dans la soupe. Je devais me glisser en enfer pour avoir une brève vision du paradis.

Et vous avez commencé ce livre. Il vous a pris combien de temps ?

N. T. : Entre trois et cinq ans. Quand je l'ai terminé, je ne savais pas ce que je ressentais. J'ai mis le manuscrit dans une boîte pendant quinze jours. Puis, j'ai compris que je ne changerais pas un mot et là, je l'ai donné à l'éditeur. Il m'a dit, après un long silence, que c'était le meilleur livre qu'il eût jamais lu. Et il s'est beaucoup battu pour qu'il paraisse.

Dans ce livre multiple, vous critiquez également le monothéisme, une réflexion surprenante aujourd'hui, non ?

N. T. : Quand les hommes ont inventé les dieux, c'était magnifique puisqu'ils incarnaient chacun les forces de la nature et de l'âme humaine. Mais ne croire qu'en un seul dieu, c'est la meilleure façon, pour les lâches, de tuer, de tuer au nom de dieu.

Mais que pensent les Américains de votre livre ?

N. T. : Les États-Unis sont entrés dans une période de Moyen-âge, celui de l'obscurantisme, de la décadence. Beaucoup d'Américains sont terrorisés lorsqu'ils voient que la majorité soutient le gouvernement. Ce livre fait sortir les gens de leur mutisme et, curieusement, il est celui qui s'est vendu le mieux. Pour moi, cela signifie que j'ai réussi à donner de la puissance à mes mots.

Le thème qui revient systématiquement dans vos livres, c'est celui du bien et du mal. D'où vient cette obsession ?

N. T. : Il y a une phrase d'un philosophe chinois qui dit ainsi : et si notre idée du mal était celle que Dieu se fait du bien ? Qu'est-ce qu'on a inventé d'abord : les dieux ou le bien et le mal. Et si l'on a mis le bien et le mal dans la bouche de Dieu, n'a-t-on pas dit que le meurtre était mauvais par peur de se faire tuer.

Est-ce pour cela que vous êtes fasciné par des gens comme Jerry Lee Lewis qui oscille sans cesse entre Dieu et le Mal ?

N. T. : Voilà un personnage qui vient à moitié de l'Ancien Testament et à moitié de Faulkner. S'il n'y avait pas d'enfer, c'est ce genre de type qui en inventerait un pour pouvoir y aller. J'aime ce type. J'aimerais qu'il devienne le prochain président des États-Unis. Vraiment.

Parallèlement paraît chez un autre éditeur, "Blackface", rien à voir avec "La main de Dante".

N. T. : Non, ce livre est issu d'une obsession. J'ai pris des notes sur Emmett Miller pendant vingt ans, puis un jour je me suis dit que je pouvais en tirer un livre. Le dernier sur la musique.

Après un livre aussi puissant que "La main de Dante", pensez-vous écrire un autre livre, et lequel ?

N. T. : Je préférerais prendre de la distance et ne plus écrire. Essayer de vivre, simplement. Je sais que ce serait difficile de recommencer. Mais vous savez, il y a toujours des factures à payer. ■ Propos recueillis par Christine Ferniot